

Centre de la Femme Arabe  
pour la Formation et la  
Recherche



CAWTAR

Sujet :

Cote :

Source: Réalités <sup>Femmes et</sup>

Pays : Tunisie

Date : Mai - 2002, P. 28, 29.

# *Femmes soudanaises*

**Un pays qui tombe en lambeaux  
sur la tête des femmes**

Elle n'est pas bavarde de nature, mais elle a le cœur gros !

Maria la Soudanaise, n'arrête pas de parler. Elle a été privée du port de son somptueux sari traditionnel et est obligé de porter l'uniforme islamique.

Depuis que la *chariaa*, loi islamique, a été imposée en 1983 comme source du droit, les femmes soudanaises vivent une discrimination qui s'exerce même sur leur tenue vestimentaire. Dans les lieux publics, leur façon de s'habiller « ne doit pas porter atteinte à la morale » ou encore « troubler l'ordre public » sous peine de flagellation, et d'emprisonnement. Le non-respect de la loi en matière de tenue vestimentaire est en effet considéré comme un acte criminel.

Maria est pourtant copte de confession, mais la *chariaa* est imposée à l'ensemble de *Bilad al-Sudan*, dont la plus grande partie appartient, par la langue et la religion, au monde arabo-musulman, alors qu'une minorité animiste et chrétienne est ancrée dans la culture sub-saharienne. Ce fait a largement contribué au déclenchement de la guerre civile.

## « Suivez les femmes et les vaches »

« La situation au Soudan est inouïe » raconte Maria, aux yeux de gazelle et à la voix pleine d'amertume. « Mon pays s'embourbe dans une guerre civile prolongée. Cette guerre a tué plus de civils que les conflits du Kosovo, de la Bosnie et du Rwanda réunis. Un regain de conflit a commencé en 1983 lorsque le Président Numeiri a déclaré son intention d'islamiser le Soudan avec l'introduction de la *chariaa*. La situation s'est compliquée davantage après qu'un coup d'Etat eût porté au pouvoir le Front National Islamique, qui s'est lancé dans une politique d'islamisation et d'arabisation à outrance, cherchant à imposer par la force l'orientation idéologique du gouvernement. Toutes les langues ethniques, par exemple, doivent être remplacées par l'arabe, et toutes les religions par l'islam ». Que cette guerre oppose les Musulmans aux Chrétiens, les Arabes aux Africains ou les Nordistes aux Sudistes, le nombre des victimes est horrible. La guerre civile a déjà causé 1,5 million de décès, le programme d'aide humanitaire, le plus gros de toute l'histoire des Nations Unies, coûte un million de dollars par jour, tout cela sur fond de famine, résultat de la sécheresse qui a frappé ce pays, un des plus pauvres du monde.

« Nous étions en pleine campagne contre l'ex-

cision, pour l'alphabétisation des femmes et la vaccination des enfants, lorsque la guerre civile nous est tombée dessus, poursuit Maria ». Chaque génération a eu sa part de cette guerre chronique qui déchire le Soudan de manière quasi ininterrompue depuis l'indépendance, acquise en 1956.

« Au lieu de s'occuper des diverses cultures, les hommes et les femmes ont passé leur temps à manier des fusils pour protéger leur famille. Quant à nous, nous luttons aujourd'hui pour la liberté de croyance et contre les châtements corporels. Voilà où nous en sommes 46 ans après l'indépendance du pays », achève Maria dans un soupir.

Chahnez, arabe et musulmane, prend la relève pour témoigner des innombrables maux qui frappent son pays, en prenant soin de serrer son foulard et de ne pas trébucher dans son *hijab* qui traîne dans la poussière, elle raconte : « Mélangeant les lois discriminatoires officielles et officieuses, le Pouvoir a transformé la vie des femmes en purgatoire. La vie publique des femmes soudanaises, notamment dans la Capitale, Khartoum, comporte des obligations qui enfreignent leur liberté. Dans les transports publics, 25 % des sièges sont réservés aux femmes avec obligation de les utiliser. Elles ne doivent pas s'asseoir sur les sièges proches du chauffeur. Dans toutes les réunions publiques, elles doivent être séparées des hommes par des rideaux. Le Soudan a refusé de ratifier la Convention contre la torture et autres traitements inhumains ou dégradants ainsi que la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes. Ce qui a permis à ce pouvoir de lapider impunément des femmes accusées d'adultère par leur époux qui voulaient tout simplement s'en débarrasser ».

En septembre 2001, Abok Alfa Akok a été condamnée à la lapidation pour adultère. Non-musulmane, elle a pourtant été jugée en application du Code pénal soudanais qui se fonde sur la *chariaa*. Ce durcissement religieux met en péril la vie de plus en plus de femmes (et d'hommes) condamnées à des peines cruelles et inhumaines.

Le Comité des réfugiés a publié un rapport en 1999 intitulé « Suivez les femmes et les vaches : récits de Soudanais déracinés ». On y apprend que seize années de guerre ont contraint à l'exode près de 4,5 millions de Soudanais. La plus vaste population au monde de personnes déplacées à l'intérieur même de leur pays.

Pendant que les hommes font la guerre, les femmes errent avec enfants et vaches à la

recherche de régions paisibles. Mais cette quête désespérée de la paix finit parfois par les jeter au fond d'une géôle. Selon un rapport de l'ONU, plus de 90 % de la population carcérale à Khartoum est constituée de femmes réfugiées, accusées de prostitution, de vente de bière et d'autres pratiques illicites auxquelles elles furent contraintes de recourir dans le simple but de survivre.

Mais les Soudanaises n'ont pas baissé les bras. Beaucoup d'entre elles ont choisi, au péril de leur vie, de s'engager sur un territoire en guerre pour sensibiliser, informer et résister. En 1997, lors d'une manifestation de femmes à Khartoum, 36 d'entre elles ont reçu 10 coups de fouet chacune.

Une femme a même reçu 40 coups de fouet supplémentaires parce qu'elle était vêtue d'un pantalon et d'un tee-shirt.

Faisant partie de l'élite et de familles aisées, ces universitaires, avocates, médecins et journalistes auraient pu avoir la vie douce et dorée à Londres où leurs familles se sont exilées. Ces femmes, chaleureuses et simples, animées de leur indéfectible foi au changement ne peuvent se voiler la face et ignorer la souffrance de leurs compatriotes. Elles disent d'ailleurs que dans leur lutte pour l'égalité et la modernité elles se battent pour tous les Soudanais, hommes et femmes, mais que si elles se bat-

tent plus pour la gente féminine, c'est parce que celle-ci est doublement opprimée et démunie de moyens de défense. Dans les situations d'exception, ce sont les femmes qui paient le prix fort.

La guerre civile entraîne avec elle son lot de violés et de cruautés en tous genres. Des cas sérieux d'enlèvement, d'esclavage, de vente et de trafic de filles et de femmes ont été signalés et vérifiés. En janvier 2000, le gouvernement, soutenu par des milices, a fait des incursions dans des villages de Bahr-al-Ghazal, tuant onze personnes et enlevant 122 femmes et enfants. Le département d'Etat américain estime qu'entre 12.000 et 15.000 femmes et enfants étaient encore en captivité à la fin de l'année passée. Certains enfants ont été contraints à se convertir à l'Islam.

Sans sourciller, un officiel explique, en jouant avec son chapelet, qu'il ne s'agit pas d'enlèvements : « C'est la tradition des razzias, le gouvernement n'a rien à voir ».

« Mais il ne fait rien non plus, répliquent des militantes. Pis, il nous empêche de faire notre travail de sensibilisation. C'est ainsi que des centaines de petites filles meurent chaque année des suites de l'excision.

Le taux élevé de mortalité maternelle est également dû en grande partie à ces pratiques inhumaines de mutilations sexuelles ».

## Un désir étouffé dans l'œuf

Les femmes soudanaises supportent depuis des siècles l'excision. Elles l'acceptent dans leur majorité. La pression sociale a toujours été très forte. La pratique de l'excision fait partie de la tradition et il est difficile d'y déroger. Les hommes n'y trouvent pas forcément leur compte puisqu'ils courtisent des femmes non-excisées.

L'excision, qui marque le passage de la jeune fille au statut de femme, se pratique sur des

petites filles, ou plus tard, à la période de la puberté, avant le mariage.

Au Soudan on pratique la forme la plus sauvage de l'excision, connue sous le nom de circoncision pharaonique ou infibulation. Elle consiste en l'ablation du clitoris, des petites et des grandes lèvres. Les bords de la vulve sont ensuite collés et le vagin est obstrué, une petite ouverture est laissée pour les urines et les menstrues.

L'origine de la pratique est mythique. Elle se justifie par le mythe des vagins dentés. Le clitoris serait la dernière dent à supprimer. Les animistes le considèrent comme un dard qui peut blesser, voire tuer l'homme. Les musulmans l'imputent à l'Islam. Les paroles du Prophète à ce propos à Um Atiya, une exciseuse, sont ambiguës : "n'opère pas de façon radicale... c'est préférable pour la femme". Mais tous estiment que l'excision permet aux jeunes filles de rester vierges. Les femmes souvent éloignées de leurs maris, contrôlèrent également mieux leur désir sexuel.

Ces pratiques comportent des risques médicaux et la mort en fait partie. Les conditions dans lesquelles se pratique en général l'excision ne font qu'aggraver la situation. Entre les cendres et le sable supposés adoucir l'opération, des questions d'hygiène se posent. Les septicémies, les infections, le tétanos, les hémorragies et la contamination par le virus du sida, la difficulté à uriner sont autant de conséquences immédiates.

L'excision entraîne des douleurs atroces puisque la zone du vagin est particulièrement sensible et qu'il n'y a pas d'anesthésie locale qui soit faite par les matrones durant l'opération. L'accouchement est un autre calvaire pour les femmes infibulées. La parturiente doit subir une épisiotomie pour permettre à son bébé de ne pas s'étouffer dans un orifice vaginal devenu trop étroit. En général le préjudice physique et psychologique est irréversible.

## Une élite féminine en béton

Les conditions de vie précaires, le dur labeur qui leur est imposé et l'ignorance dans laquelle elles pataugent—88 % des femmes de plus de 25 ans au Soudan sont illettrées—font que l'espérance de vie d'une femme au Soudan est de 52 ans.

Elles n'ont pas le temps de profiter de ce si beau pays. Le pays du coton et de la gomme arabique, un pays qui vit au rythme du chaud, de l'humide, des vents de sable (*haboub*) avant la saison des pluies et la crue des Nils. Désert, savane, marais, forêt tropicale à la végétation luxuriante et steppes, irriguées par le Nil Bleu (*Bahr-al-azraq*) et le Nil Blanc (*Bahr-al-Abiadh*) se partagent le paysage de, le plus vaste ce pays d'Afrique et le moins monotone.

Les paradoxes de ce pays sont multiples, le plus révoltant est le fait que dans ce pays où l'eau est une des principales ressources naturelles, les gens meurent de soif en raison de la mauvaise distribution de l'eau et de sa mauvaise qualité. Le Nil a fait de la Gezireh (l'île en arabe), au Sud de Khartoum, foyer de la culture du coton, avec une superficie de Un million d'hectares, la région la plus irriguée

du monde « mais de la coupe aux lèvres... » se contente de soupirer Chahnez, avant d'ajouter : « Même la télévision, ce truc banal, seuls les habitants des zones urbaines peuvent en profiter, et encore, les coupures de courant sont monnaie courante, une heure et demie par jour en moyenne. Heureusement qu'il y a des plaisirs simples dont personne ne peut nous priver ».

Un plaisir au majuscule : manger entre femmes. Sur une nappe improvisée, dressée par terre et autour d'un grand bol, des dizaines de pouces et d'index, tatoués de fabuleux dessins au henné, trempent dans un geste gracieux, un petit morceau de poulet ou de foie grillé, ou même seulement quelques légumes. Le tout assaisonné de sel et de poivre et de quelques gouttes de citron. Un petit verre de thé léger avec une larme de lait couronne ce repas dont la richesse est faite de rires cristallins, d'anecdotes et de réparties intelligentes. Les Soudanais sont un peuple simple et joyeux. Toutes les occasions sont bonnes pour faire éclater la joie de ce peuple qui aime par dessus tout le chant et la danse. Presque toutes les activités quotidiennes des femmes s'accompagnent de chants. Un chant qui relève du responsorial : énoncé repris par le groupe. Le contenu traite de tous les sujets, et plus précisément des chants satiriques. La danse repose sur la plastique du mouvement corporel, notamment du cou et des hanches.

En les écoutant chanter, on découvre combien leur souffrance est grande. Découvre le père qui les vend très jeunes contre du bétail, le quart de mari qu'elles partagent avec les concubines, la répudiation sans appel, le corps meurtri et le dur labeur, on est étonné par la capacité de résistance de ces femmes qui continuent à rire et à plaisanter. Il n'y a qu'à lire l'inimitable Taïeb Salah ou la poésie de Mohamed Fourati pour saisir l'intelligence, la finesse et le courage de ces femmes dont la majorité n'a jamais été à l'école.

Mais le Soudan a toujours eu une élite féminine en béton.

Au Soudan, il existe une université réservée aux femmes, l'Université Ahfad des Femmes. Elle a déjà une longue histoire derrière elle : en 1907, Sheik Babiker Badri crée une école privée pour filles. Une première sur le continent africain. Son fils, qui reprend le flambeau, créera différents collèges pour filles et garçons, jusqu'à la création de l'Université Ahfad des Femmes en 1966 par un certain professeur Youssef. A cette date, on y dénombre 23 étudiantes, elles sont aujourd'hui 4.600. Pionnière en matière d'enseignement et de promotion de la femme, l'Université procure un enseignement de qualité qui va des sciences, biologie, physique, chimie, mathématique, à la psychologie en passant par la médecine. Les spécialisations que peuvent choisir les étudiantes sont essentiellement tournées vers la santé de la mère et de l'enfant, la nutrition et le développement de l'éducation dans les zones rurales. Le but étant de former des femmes compétentes qui sauront être efficaces sur le terrain.

Maria et Chahnez viennent de cette prestigieuse université, ainsi que la plupart des femmes qui tiennent aujourd'hui à bras le corps ce pays qui tombe en lambeaux sur la tête des femmes.

Saloua Charfi